

... où boivent les vaches.

une tragi-comédie en trois actes

de Roland Dubillard

1972

publiée chez Gallimard

**Un titre extrait de la Comédie de la soif
écrite par Arthur Rimbaud en mai 1972**

1. LES PARENTS

Nous sommes tes Grands-Parents,
Les Grands !
Couverts de froides sueurs
De la lune et des verdure.
Nos vins secs avaient du cœur !
Au soleil sans imposture
Que faut-il à l'homme ? Boire.

MOI – Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes Grands-Parents
Des champs.
L'eau est au fond des osiers :
Vois le courant du fossé
Autour du château mouillé.
Descendons en nos celliers ;
Après, le cidre et le lait.

MOI – Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands-Parents ;
Tiens, prends
Les liqueurs dans nos armoires ;
Le Thé, le Café, si rares,
Frémissent dans les bouilloires.
– Vois les images, les fleurs.
Nous rentrons du cimetière.

MOI – Ah ! tarir toutes les urnes !

2. L'ESPRIT

Eternelles Ondines,
Divisez l'eau fine.
Vénus, sœur de l'azur,
Emeus le flot pur.
Juifs errants de Norvège,
Dites-moi la neige.
Anciens exilés chers,
Dites-moi la mer.

MOI – Non, plus ces boissons pures,
Ces fleurs d'eau pour verres ;
Légendes ni figures
Ne me désaltèrent ;

Chansonnier, ta filleule
C'est ma soif si folle,
Hydre intime sans gueules
Qui mine et désole.

3. LES AMIS

Viens, les Vins vont aux plages,
Et les flots par millions !
Vois le Bitter sauvage
Rouler du haut des monts !
Gagnons, pèlerins sages,
L'Absinthe aux verts piliers...

MOI – Plus ces paysages.
Qu'est l'ivresse, Amis ?

J'aime autant, mieux, même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

4. LE PAUVRE SONGE

Peut-être un Soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque vieille Ville,
Et mourrai plus content :
Puisque je suis patient !

Si mon mal se résigne,
Si j'ai jamais quelque or,
Choisirai-je le Nord
Ou le Pays des Vignes ?...
– Ah ! Songer est indigne.

Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur ancien,
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

5. CONCLUSION

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,
– Oh ! favorisé ce qui est frais !
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts ?

Nous avons tous soif !... d'eau ?

Félix, dans ... où boivent les vaches., boit beaucoup, **énormément**, avant de faire boire les autres au dernier acte :

« (Je bois, oui, je bois trop. **Vittel, Evian, Badoit, tout y passe.**) » (3, II),

« J'ai dû trop boire. Je ne bois que de l'eau. J'ai dû trop boire d'eau. Un verre suit l'autre et finalement c'est le fleuve. » (4, II).

Son créateur, Dubillard, n'a pas ce penchant dans la vie courante : on sait de source sûre qu'il préfère l'alcool, tout comme Rimbaud. En témoigne le souvenir agréable d'une invitation chez un ami peintre, en Normandie : « La maison de campagne de Gabon était une bonne maison, surtout le soir au moment du grand feu allumé devant la bouteille de calvados, à cause du début de printemps un peu froid en fin de journée. »

Mais l'eau «fait vrombir la gorge» (Roland Dubillard, *La boîte à outils*) **et le créateur Dubillard goûte la liquidité libre ou libérée** (du verre pour l'eau – Félix, ... où boivent les vaches., 10, I –) : « Ma mère, à travers moi, s'écoule. » (*La boîte à outils*).

« L'être humain a le destin de l'eau qui coule. »

« L'être voué à l'eau est un être de vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écoule. »

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, 1942

L'artiste en particulier, tout poète, connaît l'eau en tant que source permettant la création.

« **La fontaine de pierre de ... où boivent les vaches. [...] incarne [...] concrètement l'altérité absolue de l'œuvre d'art : passant dans la pierre, la vitalité du processus créateur se fige dans un objet parfait, inerte.** En faisant passer dans l'œuvre achevée des métaphores aptes à réfléchir sa genèse, **l'auteur tente de maintenir l'ouverture – la « liquidité » – du processus de création, de se maintenir lui-même en vie à travers une œuvre ouverte, capable de concevoir sa propre genèse.** »

Robert Wilkinson, *Le Théâtre de Roland Dubillard*,
Publications Universitaires Européennes, Peter Lang, 1989

L'« eau courante fiancée depuis toujours à la pierre. » (Zerbine, ... où boivent les vaches., III).

« On n'insistera jamais trop, pour comprendre la psychologie de l'inconscient créateur, sur les expériences de la fluidité, de la malléabilité [« l'homme pétrisseur de matière »]. »

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, 1942

« Ainsi, le monde n'existe que par la pâte à tarte !

Le bronze, le plâtre, le visage humain, le sable humide, etc. ! »

Roland Dubillard, *La boîte à outils*

« C'est comme cette musique que j'ai faite, mes mains étaient ouvertes comme deux robinets et l'eau coulait, la musique coulait, je n'y étais pour rien. Mais là mes mains ouvertes, pour une fontaine fermée [au sens de : déjà réalisée]. » (vive réaction de Félix à l'absurde commande du Gouvernement, ... où boivent les vaches, 12, I).

... où boivent les vaches.
**une pièce vache où le « héros » Félix est apparenté cocassement à
une vache !**

A l'acte III, Saül cherche son père, accidenté en pleine nature, grâce à Olga :

« Allez Olga, allez **Olga, ton papa a besoin de toi !** ».

Cette vache – également objet de théâtre – apparaît en meuglant lorsque l'homme-artiste a besoin d'elle. Elle se trouve aussi en portrait à l'acte II dans la chambre d'Elodie, la mère de Félix.

Serait-elle en mesure de parler ? « – Viens, mon Olga, viens leur dire ces trois mots que tu sais, ces trois mots de vache, ces trois mots vaches [...] ». Elle ne les dira pas. Peut-être parce que si elle les prononçait, **elle s'effondrerait** comme la poire qui a dit « Poire » dans *Irma, la poire, le pneu et autres récits brefs*, premiers textes de Dubillard. Dans la nouvelle *Olga ma vache* (1974), une génisse soulève chez un homme une passion d'abord alphabétisante puis criminelle. La ruminante devenue parlante est exécutée à coups de fusil et s'affale. Ne peut-on pas douter alors de l'attachement réel de Dubillard à la vache ? Que nous dit-il de celle qui servait de modèle à son ami le peintre Gabon :

« Scientifiquement, c'était **une génisse**, mais ces questions de virginité m'ennuyaient. Elle était **blanche** avec des taches marron. Ce qui frappait, c'était ses **yeux très beaux, très tristes**, entourés de cils blancs, très longs, très propres. Une **tête pensante, patiente**, d'où deux petites cornes sortaient peu à peu, sans qu'elle s'en aperçût, la vache, comme dirait le poète. On connaît le **museau humide** des vaches. Celui-là était **rose**. Il y a des grosses vaches, qui vont de pair avec leur bêtise proverbiale. Celle-là était **plutôt menue. Mais c'était son poil, moelleux, chaud, avec d'indicibles passages de couleur à couleur, qui la rendait irrésistible. On avait envie de la toucher, de la caresser, de l'embrasser, tout en ayant bien conscience que ce n'était pas la peine**, parce qu'on n'est pas des gosses. Ni des animaux.

C'est dire que cette vache ne m'impressionne pas du tout, pas plus qu'une fleur, finalement. L'élément drôle était que Gabon qui installait son chevalet et sa toile à une bonne distance de la vache, avec un air technique sûr de lui, comme si... précisément, **comme si quelque chose que personne ne peut penser allait se produire.** »

**une pièce qui parle de l'auteur qui a tenu en 1972 à jouer le rôle de
l'artiste Félix dans la mise en scène de Roger Blin :**

« **Dans chacune de ses pièces farfelues, le personnage principal lui ressemble comme un frère.** »

Fabienne Pascaud, Télérama n°2828, 24/03/04

« Je fais collection de moi.

Pour les amateurs. »

Roland Dubillard

« **Dubillard lui-même éternellement présent-absent au milieu de péripéties qui ne semblent pas le concerner, clown lucide, lunaire et titubant sur les mots, par-dessus tout grand acteur qui joue sa propre vie.** »

revue L'Esthétique n°34, 1998

« ma renommée sujette à doute »

Roland Dubillard, programme du Festival d'Avignon 1998

De quoi parle la fable ? « Le héros de la nouvelle pièce de Dubillard est une sorte d'académicien, de poète-lauréat qui n'a probablement jamais rien écrit ni jamais rien fait de ses dix doigts mais auquel on ne cesse de passer des commandes officielles. Parmi celles-ci, on lui propose d'exécuter, pour le jardin du Luxembourg, la fontaine Médicis – qui existe déjà... Belle image **de** ce que peut-être **l'académisme**, l'initié de l'art officiel et **des gloires usurpées.** »
Revue L'Esthétique n°34, 1998

Roland Dubillard est à plaisir irrévérencieux dans ses multiples écrits. Sa maxime :

« Mieux vaut parler comme on veut que comme il faut. Ou alors, je vais me taire. »

La maison d'os, scène 43

Dans ... où boivent les vaches., Félix à quatre ans « se décharge dans le silence dans sa culotte » au lieu de dire sa fable devant une assemblée de notables (2, I). Adulte et gratifié, lors de la cérémonie de remise du prix de l'Académie internationale des Arts Décrassants, il a envie de pisser et emplît la salle de son hilarité (12, I). En bref, voici l'argument envisagé pour le ballet de Marchecru : « hop, hop ; hop et hop Polyphème fait un saut en l'air et dans son entrechat, pof ! il lâche un pet et perd son œil. » (1, II). Le pianiste Walter, ivre et volontiers obscène, n'est pas en reste quand il parle de la nocturne de Chopin qu'il a jouée extraordinairement : « Ces doigts-là. C'était moi. Voilà. Chopin. Moi. », « ... la beauté tout à coup gicle et on est des milliards à trouver ça beau : là-haut ! le ciel ! c'est pas du sperme ! C'est des étoiles ! Tout un nocturne d'étoiles ! » (7, I). Même le portier lorsqu'il s'épanche devant le reporter : « Voyez, voilà **l'Académie qui s'amène dans son grand corbillard de chez Rolls.** » (1, I). Et *l'Histoire de la littérature* de Sauvaneix ne propose qu'un discours creux et maniéré (8, I).

une pièce qui donne vie également à un tas d'anonymes, de fieffés bavards qui parlent pour exister, pour parler d'eux en parlant d'autrui, sans vraiment se maîtriser.

Ainsi, le portier, fier d'avoir construit autrefois la maison occupée par Félix et sa famille : « Je connais cette maison parce que, vous ne diriez pas mais c'est moi qui l'ai faite »...« Cette maison, oh ! pas tout seul. On était quarante-huit. On travaillait dur. » (1, I) ou Elodie, la mère de l'artiste : « Il vous dira : « Je me suis fait moi-même. » – Non, c'est moi, monsieur, je le connais comme si je l'avais fait, car c'est moi qui l'ai fait. Je m'en souviens. Je ne m'en souviens pas, car en fait je suis tombée dans le coma, de suite, à sa naissance, à peine brai son premier cri, on me l'a arraché de mon sein et plus vu ! jusqu'à ses quatre ans qu'on me l'a ramené. » (2, I)...

Dubillard nous entraîne dans une réflexion sur la vie proche du néant à l'image des dessous de la maison des Enne. Qu'est-ce qu'on y trouve ? « rien du tout, un souffle, un rien, tout bonnement : la terre. » (le portier au reporter, 1, I).

Chacun est « une maison dont l'intérieur est vaste et l'extérieur tout petit ».

Dubillard, *Carnets en marge*, en date du 03/04/1964

« D'où vient que nous sommes plus satisfaits de la compréhension qu'il peut y avoir entre un chien et nous, que de celle qui existe entre nous et nos semblables ? »
Carnets en marge, année 1991

Félix au reporter dans ... où boivent les vaches. : « Vous êtes là, et vous ne valez pas la peine qu'on vous regarde ! Ni qu'on vous pose des questions ! Vos projets, tout le monde s'en fout ! Et vous êtes là quand même ! » (3, I).

Roland Dubillard déstabilise ce qui paraît bien ancré et le spectateur aussi à qui il tend un miroir à l'instar du portier et de Félix s'adressant au reporter : « Et vous quel air vous avez ? » (1, I), « Qu'est-ce que c'est que ce rien qui vient de s'asseoir là au milieu de mon salon ? » (3, I).

Il nous parle de la tragédie de la vie au niveau de l'individu : « Mon père est déjà dans les livres. Dans son petit cercueil. Dans son petit cercueil de feuilles. Papier mâché serré en bouchon bouchant les lacunes de son petit corps blanchi par la fatigue des siècles, de son petit corps mort aux lettres effacées de petit homme de lettres, de son petit cadavre de lettres. Mon père déjà dans son étui d'éternité. Dans son petit cercueil de feuilles pressées. (C'est son service de presse funéraire.) Dans son petit cercueil pressé soi-même entre d'autres petits cercueils d'hommes de rien, d'hommes de lettres, d'hommes morts de lettre morte. Mon père petit en rang dans la bibliothèque. Pas sa bibliothèque : la bibliothèque. Bibliothèque. On peut dire funéraire, mais bibliothèque c'est tout dire ! Bibliothèque ! »... « **La mort, ça ne se reçoit pas. On se la fabrique**, papa. » (Saül à Félix, 9, II), « Je deviens fou. J'ai des pustules qui me poussent dans la pensée. J'ai l'intelligence qui ballonne et vacille. Vacillons, en l'air, les ballons, nous filons, je file. » (Félix – 10, II – ou la faiblesse tragique de l'homme qui souhaiterait être « utile » – III –)...

et au niveau du groupe humain : « On t'a lu papa. On n'a rien entendu. Mais enfin, papa, à qui tu t'adressais ? – Est-ce que tu as seulement pensé qu'on était là, que nous étions comme nous étions, qu'il fallait nous donner quelque chose ? » (Saül, 9, I), « Maintenant, moi, je veux bien, cette maison. Toute noire. Toute vide. Il y avait quelque chose dedans. Quelqu'un. Ma mère, dit-on. Maintenant il n'y a plus personne. C'est vide. J'ai beau tourner autour de moi-même, j'ai beau tourner autour de ma tête, non, je ne meuble pas ce creux. Sur n'importe quoi je cognerais, rien ne me répondrait, le creux seul sonnerait, comme dans un puits. Ma femme s'appelle Rose. C'est bien la preuve, ce creux, qu'elle n'a pas de présence. Elle veille sur moi, oui, mais de loin. Elle me laisse faire. C'est étonnant comme tout à coup tout me laisse faire. Et je tourne, fabriquant la nuit autour de moi. Comme une carapace de corne, comme un cercueil. » (Félix après la « mort » de sa mère, 8 II), sous « l'œil de ma belle-mère [...] le petit gamin Saül, qui sait d'où je viens et qui m'épingle de son petit regard de fouine heureuse », « Je pourrais rentrer nue, il ne me verrait pas. J'aurais une paire de projecteurs braquée sur chacune de mes fesses, Félix ne verrait rien. Rien ne le frappe. Morte, je rentrerais sans que ça le frappe. [...] Mon mari. Mon globe funéraire. » (Rose à Walter, 3, II)...

même les lieux sont voués à la destruction : le square où est érigée la fontaine à l'acte III est « peuplé de bulldozers et de marteaux-piqueurs ». Et telle est la didascalie au final : « *La vache meugle interminablement, tandis que le bruit des foreuses s'amplifie, que les bulldozers commencent à frémir des mâchoires et que tombe sur la fin le...* ».

Mais la fable de la pièce porte surtout sur la situation du créateur et sur la réalisation de l'œuvre d'art.

Félix ne supporte pas l'idée de réaliser la commande de la Fontaine Médicis... qui existe depuis 1630 au jardin parisien du Luxembourg. **C'est la réponse de Roland Dubillard à une commande du Festival d'automne pour lequel il se refusait à refaire ce qu'il avait déjà fait dans *Naïves hirondelles*.**

« Chez lui, nul autre sujet que la création – artistique, génésique – Création. »

Michel Corvin, préface au *Théâtre de Roland Dubillard* de Robert Wilkinson, Publications Universitaires Européennes, Peter Lang, 1989

« Dans ... *où boivent les vaches.*, un créateur, **Félix, est vu de l'intérieur.** Dubillard s'est appliqué à interdire toute intrusion du réel dans la rêverie de son héros, hors du cercle de cette rêverie. Pour les spectateurs, aucune sortie (ou presque). [...] **Le créateur moderne que présente Dubillard est un de ceux qui font les délices des médias, par leur assurance pontifiante, par leurs extravagances spectaculaires, par leur talent publicitaire pour bien se vendre. Mais est-il pour autant le frère de cœur de ces champions du show permanent ? Ce n'est pas sûr. L'auteur malicieux, en lui prêtant beaucoup de lui-même, en a peut-être fait leur pire ennemi.**

Réfléchir sur soi-même, c'est essayer de comprendre quelle est exactement sa situation dans le monde, au sein de sa famille, etc. **Dans ... où boivent les vaches., Félix réfléchit devant nous, il s'interroge sur sa situation de créateur.** Il avance dans son analyse non pas en utilisant des concepts empruntés à la sociologie, à la psychanalyse... mais – et c'est là une des originalités profondes de cette œuvre profonde – par rêveries successives. Par glissements progressifs, le héros de cette tragi-comédie passe du réel au rêve. A chaque pas s'éclaire un peu mieux sa situation face à sa mère, sa femme, son fils, ses admirateurs, les médias, la postérité, etc. **Dans une courbe surprenante, la pièce va du concret au concret, mais par ces rêveries elle est une recherche intérieure. Le spectateur, lui, est piégé : il s'enfonce dans la rêverie du héros sans qu'il puisse dire à quel instant la rêverie a commencé et à quel instant on revient au concret.** »

Roger Planchon, metteur en scène de cette pièce et acteur jouant Félix en 1983, Acteurs n°16, décembre 1983

Les rêves éveillés constituent donc pour Félix un excellent moyen d'investigation pour se situer et situer les autres.

Il faut voir comment la célébrité est récompensée : la hache-lyre offerte en prix n'est qu'une « farce en marbre ». « (*Il se remet à rigoler.*) Mes petites pyramides à moi, place du cardinal Spermetton, quoi ! Mes fameux petits cubes déhanchés vers la gauche ! A moi ce petit prix ce petit pipi sur ma tête et il y en a qui s'étonnent que je rigole ! Et quand on pense en plus à ma grande exposition de peinture au mazout l'an dernier, exposition cataloguée premier violon au concert des petits bols d'hermine, franchement... Quoi?... Léonard de Vinci, sans blague !... (*Il rigole incoerciblement.*) » (Félix, 12, I).

Il vaut mieux apprécier la vie : « Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez, la gloire, je m'en moque. Je préfère, j'ai toujours préféré le goût des crevettes. La ligne de la plage, le long de la mer. [...] On a eu raison de me mettre sur un socle. C'est l'unique raison d'un homme, ça : la tête d'un homme, l'exigence d'un homme, son besoin d'avoir faim, de se nourrir, et de tuer s'il faut pour se nourrir. Voilà ma profession de foi. » (le buste d'Oblofet, 9, I).

Il vaut mieux être utile. Qui réalise une fontaine dans un square à 140 km de Paris à l'acte III ? Un plombier qui se sert utilement de la tête de Félix, de sa bouche mise en forme de O pour « pisser l'eau ». La vache Olga va être contente : Félix va l'abreuver : « Tu vas avoir à boire. Je me sens d'humeur à donner à boire. ». La meilleure façon d'être immortalisé !

En bref, « c'est l'autre chef-d'œuvre de Roland Dubillard après *La maison d'os*. Une pièce tragi-comique sur l'art, sur celui de vivre aussi : d'être un homme. Ce pourrait être ce que *L'illusion comique* est à l'œuvre de Corneille ou *Les géants de la montagne* à celle de Pirandello, une fantaisie où les questions de l'existence et la nécessité de l'art sont mêlées dans un geste d'écriture singulier anticonformiste et qui ne trouve pas d'équivalent aujourd'hui : une rareté en somme, un trésor. »

le metteur en scène Eric Vigner, Grand Théâtre de Lorient, octobre 2003

une pièce écrite en 1969, représentée la première fois en 1972, toujours et pleinement d'actualité

« La modernité de cette comédie grinçante saute aux yeux : un journaliste-imposteur colle telle une sangsue au malheureux Félix, artiste accablé par la gloire médiatique et la récupération politique. »

Antoine Perraud, Télérama n°2827, 17/03/04

« Ce que l'on retient de la belle mise en scène d'Eric Vigner, c'est l'étrange actualité du propos de Dubillard et la rare adhésion qu'il provoque chez les spectateurs. »

Patrick Sourd, Théâtres n°13, mars/avril 2004

« L'écriture de Dubillard n'est pas datable. A le lire aujourd'hui, on peut le considérer comme un visionnaire. Le monde et la pensée intellectuelle des années 1970 étaient idéologiques, et s'il y a une chose absolument absente de ses textes, c'est bien l'idéologie. Chez Dubillard, c'est l'individu qui est mis en avant. Il est pour lui impensable de réunir des gens pour défendre une même idée. Chacun a sa maison, chacun la construit lui-même à son image et il est inimaginable que deux maisons soient identiques. C'est pourquoi, constatant de nos jours la faillite des idéologies, il y a beaucoup d'espoir à faire entendre cette pensée qui met l'individu au centre du monde. [...] Avec le recul, on peut vraiment saisir la justesse de ses critiques, tant de la politique culturelle de l'Etat que de la constitution d'une caste d'artistes subventionnés. »

le metteur en scène Eric Vigner à Patrick Sourd,
Théâtres n°13, mars/avril 2004

**une langue délirante mêlant la noirceur, le non-sens,
la cocasserie tragique, la dérision, l'humour et la fantaisie**

Elle est un vrai bonheur de jeu théâtral : « Toute l'œuvre de Dubillard présente un défi. Elle est vaste, ambitieuse et complètement cinglée. Un sommet pour qui, comme moi, aime la comédie noire et le théâtre de langage. **Le langage, Dubillard l'invente perpétuellement.** »

le metteur en scène Michel Raskine à Colette Godard,
Théâtres n°13, mars/avril 2004

« une langue loufoque nourrie d'angoisse existentielle »

Antoine Perraud, Télérama n°2826, 10/03/04

« Son écriture pourrait, si l'on osait le jeu de mot s'agissant d'une histoire de vaches, être dadaïste. **Le rire fait partie intégrante de l'œuvre de Dubillard.** La violence et la douleur sont des formes souterraines. La seule manière de les exprimer et de faire monter le rire pour, à la fin, faucher le public sur un presque rien qui fait pourtant sens. **Dubillard, c'est une machine à nettoyer les idées.** Avec une vraie pudeur et sans avoir la prétention de faire œuvre, il concentre sa force de contestation dans la seule revendication d'**une magnifique légèreté.** »

le metteur en scène Eric Vigner à Patrick Sourd,
Théâtres n°13, mars/avril 2004

« Dubillard a la désespérance qui cloche, la langue qui décoche et le rire qui crochète, le tout nimbé d'une méchanceté bayant aux corneilles, discordante comme un faux pas, imprévue comme une chute de stalactites. »

Antoine Perraud, Télérama n°2826, 10/03/04

La langue de Dubillard rapproche des réalités différentes de manière insolite :

« Le nez d'Oblofet [l'oncle de Félix], jeune homme, du temps qu'il était vivant, a fait son trou dans la littérature ainsi d'ailleurs que dans l'industrie du savon. » (4, I : Bavolendorf au reporter), **met en relief l'absurde** : « Monsieur Saül ? Madame Rose Enne. (*A Saül*) Vous devez vous connaître. L'épouse de votre papa, votre mère !... » (6, I : le reporter) – « Il y a un excès de logique, parfois, dans la vie » a confié Roland Dubillard à M. Lindon, Libération, 23/10/97 –, **la bêtise** : l'Académie internationale des Arts Décrassants dont le président – ô coïncidence ! – se nomme Hachemoche appelle hache la lyre en marbre qu'elle offre en reconnaissance au poète Félix dans un discours écrit pédant et dérisoire (12, I), **joue avec plaisir sur les contrastes**, opposant l'ennui et l'amusement, les sanglots et le rire, l'ignorance et le savoir, l'inutilité et l'utilité, la nature et la culture, le vide et le plein, la vie et la mort, l'homme et son double (par exemple Félix et sa tête en cire), l'ancien et le moderne..., **multiplie les jeux de mots** : « Laissez-moi la contempler de loin avant de la toucher. Elle me touche. » (12, I : discours de réception de prix de Félix), des « pâtés » de sable sur la plage d'Arcachon aux « pâtés » de maisons réalisés par Félix destiné à l'Architecture (2, I : Elodie), **s'amuse avec la logique** : « Dix ans de moins ; je veux dire qu'elle aurait aujourd'hui, si elle vivait, dix ans de plus que Rose. » (6, I : Saül au reporter à propos de sa vraie mère, Elysée)...

... tout en baignant dans une atmosphère d'irréalité : « C'est simple : sur demande, je l'ai vu passer à travers des murs. » (3, I : Rose parlant de son mari Félix), « Ne croirait-on pas distinguer, sous l'apparition de cette hache, la tête

aimablement encornée d'une jeune vache pastorale ? » (12, I : discours académicien), **où se produisent des apparitions et des disparitions** (de la vache, du vacher, du double de Félix, des têtes, d'Elodie morte à la scène 10, II et ressuscitée à la scène 11, II...), **des métamorphoses** : des lieux – de la loge du portier à la salle de réception, à l'atelier, à la cuisine... (I et II) –, des têtes portables grâce à une poignée aux têtes de pierre de la fontaine (III), de l'acteur à tout faire : le portier, l'examineur, Oblofet, Marchecru, Hachemoche, le vacher, l'abbé Vénuel.

Le spectateur-auditeur doit se laisser emporter par cette langue poétique extravagante, aux rapprochements surprenants et osés :

« LE REPORTER : Gelée hier au soir. Les P.D.F.m'empressent d'entrer à la P.D.F. Président-Directeur-Farine. Je ne veux pas. Pas doué pour le pétrin.

HACHEMOCHE : D'autres s'empêtrent dans le scandouille des farines gelées...

WALTER : Félix ! Où est son fusil ? J'ai entendu des coups de feu !

HACHEMOCHE : D'autres, devant l'ennemi, perdent leur fusil derrière eux !

BAVOLENDORF : J'ai perdu mon savon dans mon bain. Il ressemblait à la baïonnette de feu l'abbé Vénuel, curé de mon cul dans les feuilles !

LE REPORTER : Poussez-vous, que je prenne mon bain avec vous.

BAVOLENDORF : Non. Je ne prends mon bain qu'avec les ecclésiastiques.

HACHEMOCHE : Les élastiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, ne nous inspirent que du savon.

BAVOLENDORF : Dormir dans un fusil ! Les pieds à la place des deux cartouches !

HACHEMOCHE : Le Foot, lui-même, dans nos provinces, ne se secoue de son sommeil qu'à coups de pied en touche ! »

... où boivent les vaches., 10, II

La biographie et la bibliographie de Roland Dubillard

« – Je ne suis pas né. Aucun souvenir. »

« C'est « maintenant » qui compte pour moi. Je suis là. »

... où boivent les vaches., Félix au reporter, 3, I

Roland Dubillard est né le 2 décembre 1923, 11 rue du Bac à Paris. Son père était négociant en sardines. « Ma mère avait un grand lit. J'y naquis je ne sais plus quel jour du mauvais côté. » (*Carnets en marge*).

En 1932, en classe, las et triste, il lève le doigt, s'exprime très calmement et très poliment : « Monsieur, je m'embête, je m'en vais. ». Puis il sort.

En 1936, son père meurt dans un accident de voiture. Il se réfugie alors dans l'ironie.

En 1943, il appartient au Groupe de Théâtre moderne de la **Sorbonne**.

Pendant la deuxième guerre mondiale, il fait partie de la Résistance.

Une licence de philosophie en poche, il devient artiste « à tout faire » : poète, chansonnier, auteur de sketches de cabaret, nouvelliste, romancier (seul ou à deux), scénariste, comédien de théâtre et de cinéma, metteur en scène, homme de radio, scénariste, essayiste, traducteur-adaptateur, psychothérapeute, dessinateur, sculpteur d'espaces et d'images... Il connaît l'absurdité tragique de la vie, l'incommunicabilité, la quête d'identité, donc des coups de blues. Il goûte la logique du bizarre. L'humour, pour lui, est une question de vie ou de mort. Sa poésie, burlesque et mélancolique à la fois, est considérée comme « le moment où l'ennui se transforme en

colère ». Il est rapidement un maître du non-sens, un jongleur de mots et d'idées, capable d'hallucinations visuelles et auditives.

Sa première publication date de **1947 : *Les Diablogues***. En **1951**, il fait publier la nouvelle ***La tête couronnée***.

1953 est une année très importante pour Dubillard, car Jean Tardieu le fait entrer au **Club d'essai de la Radiodiffusion française comme auteur et acteur de loufoqueries** et c'est la production de ***Grégoire et Amédée***, de sketches-minutes où règnent l'humour, la poésie, la logique boiteuse d'élucubrations, le coq-à-l'âne, l'absurde, le bizarre et qui sont portés à la scène en 1976 sous le titre de *Diablogues*. **Un style est né**. 1953 est aussi l'année de la création de ***Si Camille me voyait*** (un pastiche d'opérette) au théâtre de Babylone.

En **1956** est écrite la nouvelle ***L'épisode***.

En **1961**, Dubillard reçoit le prix des «U» pour la pièce ***Naïves hirondelles***, « titre d'une chanson que fredonnent les personnages tous plus extravagants les uns que les autres, entraînés dans un maquis de petits événements apocalyptiques et sans importance, traînant leurs rêves dans le fouillis d'un magasin de porcelaines à peine plus fragiles qu'eux. » (la metteure en scène Arlette Reinerg).

Puis suivent en **1966 *La maison d'os*** (l'une de ses plus grandes réussites théâtrales), le recueil poétique ***On dirait que je suis tombé*** ; en **1969, *Le jardin aux betteraves*** ; en **1970, *Les crabes ou les hôtes et les hôtes*** ; en **1972, ... où boivent les vaches** (une autre grande pièce) et l'essai poétique ***Méditation sur la difficulté d'être en bronze*** ; en **1974, la nouvelle *Olga ma vache*** ; en **1976, *Les Diablogues*** ; en **1978, *Les chiens de conserve***, un scénario burlesque adapté en pièce de théâtre : une énigme policière comique au dénouement sanglant ; en **1985**, le recueil poétique ***La boîte à outils***.

1987 paralyse physiquement Dubillard : à la suite d'un accident vasculaire, il reste hémiplégique et aphasique. « Pour survivre [...] je retourne à ma boîte à outils, à mon théâtre, où il ne se passe rien. «Le temps d'un sein nu entre deux chemises.» Chimère, fantasme, nourri de mon temps vide. Toucher toujours différé. Je ne touche que moi-même. Tantale, Midas, héros malheureux du tact. » (1991).

La création se poursuit avec ***Dedans notre maison***, rassemblant en **1995** quelques-uns des ***Nouveaux diablogues***, sketches et chansons ; ***Carnets en marge en 1998***, « morceaux choisis » de vie (1947-1997) dont « *Non seulement je suis inutile, mais j'éternue.* » (22/07/59) ; la pièce ***Madame fait ce qu'elle dit*** dont des fragments étaient parus dans *Carnets en marge* et qui a été montée en mars **2004** au Théâtre du Rond-Point : « Elle disparaît dans le mystère qu'elle a toujours été pour elle-même et pour les autres. La place qu'elle occupait dans l'espace n'est plus que la trace d'un labyrinthe indéchiffrable. Un écheveau. » (la metteure en scène Arlette Reinerg, *Théâtres* n°13, mars/avril 2004).

« Je voudrais donner une idée de mon œuvre à travers mes pièces,
Mes poèmes, mes réflexions, ma renommée sujette à doute,
Sur **l'impossibilité d'être, de créer, de trouver du plaisir.**

Je tends à la foule un miroir humoristique

Dans lequel elle puisse se refléter.

Je dirai que **je suis tombé**, c'est peut-être

L'impardonnable aveu de mon impuissance existentielle . »

Roland Dubillard, programme du Festival d'Avignon 1998

Il va bientôt avoir 81 ans, mais pour Arlette Reinerg qui le connaît fort bien : « **Il a toujours été aussi vieux qu'aujourd'hui.** » (*Théâtres* n°13, mars/avril 2004).

Le metteur en scène Eric Vigner

Il est né à Rennes en 1960. C'est un plasticien de formation.

Il a fait des études théâtrales au Conservatoire de Rennes, puis à l'Ecole de la rue Blanche à Paris (E.N.S.A.T.T.).

En 1988, il sort du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (C.N.S.A.D.) par la mise en scène de *La place royale* de Corneille.

Eclectique, il est intéressé aussi bien par le théâtre contemporain (Audureau, Dubillard, Duras, Motton...) que par le théâtre classique (Corneille, Hugo, Molière...).

En 1991, il crée la compagnie **Suzanne M** et monte dans une usine désaffectée d'Issy-les-Moulineaux *La maison d'os* de Dubillard, « ce chef-d'œuvre de la littérature théâtrale de la seconde moitié du XXème siècle ». « Ce texte s'offrait à nous comme la matière du nouveau théâtre que nous voulions construire : un manifeste poétique pour inventer l'avenir par le théâtre, exactement. ». Dubillard devient l'auteur de référence, de prédilection. Cette même année, Eric Vigner participe à l'Académie Expérimentale des Théâtres et travaille avec Anatoli Vassiliev à Moscou, Yoski Oïda.

1992 : il crée *Le régiment de Sambre et Meuse* à Brest avec de jeunes acteurs.

1993 : il travaille à un atelier de recherche sur la mise en scène à l'invitation de Peter Brook et met en scène *La pluie d'été* de Marguerite Duras et *Le soir de l'Oberiou – Eliza Viéta Bam* de Danül Harms (a appartenu à l'Avant-Garde russe des années 1930).

1994 : il monte *Le jeune homme* de Jean Audureau, *Reviens à toi (encore)* de Gregory Motton et travaille sur *C'est beau* de Nathalie Sarraute. Il est également lauréat de la Villa Médicis Hors les Murs.

En 1995, il est nommé directeur du Centre Dramatique de Bretagne à Lorient qui devient un pôle d'innovation à l'écoute d'une nouvelle génération de créateurs.

1996 : il crée *L'illusion comique* de Corneille, qui a tourné sur les plus grandes scènes françaises, et *Brancusi contre Etats-Unis* (un procès historique de 1928).

1997 : il anime un atelier de recherche sur *Marion Delorme* de Victor Hugo et monte *Le Funambule* de Jean Genet.

1998 : il met en scène *Toi cour, moi jardin* de Jacques Rebotier et *Marion Delorme* de Hugo.

1999 : il monte *L'école des femmes* de Molière à la Comédie-Française.

2001 : il crée *Rhinocéros* de Ionesco, fait la mise en scène de l'opéra *La Didone* et monte *La bête dans la jungle* de James Lord, d'après la nouvelle de Henry James.

En 2002, le C.D.D.B. – Théâtre de Lorient devient Centre Dramatique National et la ville met à sa disposition la nouvelle salle du Grand Théâtre. Eric Vigner crée *Savannah Bay* de Duras (elle a beaucoup marqué le metteur en scène) à la Comédie-Française.

2003 : ce sont les mises en scène de l'opéra *L'Empio Punito* d'Alessandro Melani et de ... *où boivent les vaches*. de Dubillard.

Eric Vigner est aussi un acteur de théâtre qui a joué avec Jean-Pierre Miquel, Christian Collin, Brigitte Jaques (dans le célèbre *Elvire Jovet 40*)... et de cinéma où il a tourné avec Philippe de Broca, Benoît Jacquot, Maria de Medeiros...

Ce que pense la presse du texte et du spectacle

« Cette tragi-comédie de Roland Dubillard (créée en 1972 par Roger Blin et interprétée par l'auteur) constitue **une interrogation et une remise en question de l'art, en engageant la quête identitaire du poète**. A travers ses rencontres avec mère, épouse, fils, reporter, portier, représentant du gouvernement et autre abbé Vénuel, **le vagabondage de Dubillard passe du réel au rêve, du rêve au cauchemar. Dans une frénésie jubilatoire portée par une inventivité du langage, où un jonglage avec les mots désintègre les codes sociaux et culturels établis. Ironie, dérision, parodie engagent un rire qui côtoie constamment une mise en abîme plus troublante et inquiétante.** Fort de sa rencontre fondatrice avec Dubillard, lors d'une mémorable *Maison d'os*, **Eric Vigner conduit avec beaucoup de justesse et de tension complice, les différentes facettes et les frontières ténues de « ce miroir humoristique » tendu par son auteur. Avec une interprétation tonique et sans faille**, emmenée par Micha Lescot (Félix), Hélène Babu, Jutta Johanna Weiss, et un irrésistible Jean-Damien Barbin dans le rôle de « l'acteur à tout faire ». Tandis qu'au loin meugle la vache Olga. »

Actualité de la scénographie, novembre/décembre 2003

« **Mieux vaut se laisser porter par la prose provocante et désemparée de l'auteur. Vigner, tout en faisant acte de fidélité à l'esprit, y ajoute son esthétique luxuriante et provocante**, à l'instar de la scénographie qu'il a également assurée et des costumes de Paul Quenson. Pour faire bonne mesure, **toute la distribution rivalise de fantaisie farceuse**, avec une mention particulière pour Jean-Damien Barbin. **A l'évidence, les comédiens prennent grand plaisir à dérouler les surprises et les incohérences créatives du verbe dubillardien.** »

Stéphane Bugat, La quinzaine des spectacles, 30/10/03

« Sa langue, en fuite continue, s'invente une logique propre. Il [Dubillard] n'obéit qu'à ses propres lois, d'une poétique déroutante. C'est **un comique d'humeur sombre, tout à la fois prolix et sensiblement réservé**. Un écorché, sans doute, avec quelque chose de farouche sous la pluie de mots. **Un texte imprévisible, troué d'étrangetés métaphoriques, de banalités retournées, de surprises dans l'infiniment petit et d'envols vers une gravité ineffable.** Il ne ressemble qu'à lui, ne se compare à personne, artisan de l'être à la tête près du bonnet. **Grâce à Eric Vigner, Roland Dubillard, naguère jugé opaque, se met à couler de source, sans toutefois s'affadir. Il a fallu inventer une esthétique qui ne doive rien au quotidien et mettre en lice des comédiens qui ne sont pas que des têtes bavardes, font parler le corps tout entier.** Il s'agit de l'hommage rendu au poète Félix entouré de sa mère, de son épouse, de son fils, de comparses divers. **La scénographie (de Vigner) se résume à de grands pans mobiles de murs en grosses briques dessinées. Dans cette esquisse à grands traits d'une vaste demeure, les interprètes se meuvent ou se fauillent, presque tous surprenants par l'apparence. Il y va, là-dedans, d'une sorte de baroque, tant pour les costumes (Paul Quenson) que dans le jeu, subtilement farfelu, semé de gestes vifs, de postures insolites. Micha Lescot (Félix), interminable jeune homme genre Valentin le désossé, ainsi que Jean-Damien Barbin (rôle de l'acteur à tout faire), mi-page, mi-démon qui distille sa partition comme un alcool fort, amusent d'abondance le tapis. Les femmes (Hélène Babu, Jutta Johanna Weiss), fatales à ravir, excentriques, ne sont pas en reste, tandis que Pierre Gérard, Thierry Godard, Jean-Philippe Vidal et Marc Susini apposent chacun une couleur crue sur ce tableau insolite de la gloire littéraire conçue comme une ébouriffante plaisanterie. A la fin, le poète, changé en statue, rendu fontaine, n'est-il pas condamné à cracher de l'eau à perpète ? »**

Jean-Pierre Léonardini, L'Humanité, 13/10/03

... où boivent les vaches.

de **Roland Dubillard**

1972
éditions Gallimard

L'équipe du spectacle

mise en scène et scénographie : **Eric Vigner**
assisté de **Bruno Graziani**
collaboration artistique : **Jutta Johanna Weiss**
dramaturgie : **Sabine Quiriconi**
costumes : **Paul Quenson**
lumière : **Christophe Delarue**
son : **Xavier Jacquot**
maquillage : **Soizic Sidoit**
photographie : **Alain Fonteray**
régie générale : **Olivier Fauvel**
construction du décor : **Leurenn, Gilles Le Floch et les ateliers du CDDB**
réalisation des costumes : **Brigitte Massey, Sylvie Regnier, Laurence Révillon**
couturière : **Marie-Françoise Thomas**
accessoires : **Uriell Ollivier, Eric Raoul, Michaël Vigot**

avec

Hélène Babu (Elodie)
Jean-Damien Barbin (l'acteur à tout faire)
Pierre Gérard (Bavolendorf)
Thierry Godard (Saül)
Micha Lescot (Félix)
Jean-Philippe Vidal (Walter)
Marc Susini (le reporter)
Jutta Johanna Weiss (Rose et Zerbine)

création à Lorient le 6 octobre 2003

production CDDB – Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National